

per à 1.8 R/TP 70P

BIBLIOTHÈQUE DE PROPAGANDE

SEPTIÈME ANNÉE N° 15

Publication périodique paraissant deux fois par mois

LES ÉVANGILES

PROBLÈME

des

CONTRADICTIONS RELIGIEUSES

PAR

C. F. VOLNEY

(SUITE)

PRIX : 20 CENTIMES

BRUXELLES

Bibliothèque de Propagande (Société Anonyme)

BULEVARD DU MIDI, 534

1909

Bibliothèque Maison de l'Orient



072818



LES ÉVANGILES

(SUITE)

Évangile selon Marc

CHAPITRE V

1. Et ils vinrent de l'autre côté de la mer, dans le pays des Geraséniens.

D'après Matthieu (VIII-28) ce serait chez les *Gadaréniens* qu'aurait eu lieu l'étonnante aventure relatée ci-dessous. Néanmoins le texte de la Vulgate, arrêté par le concile de Trente, mentionne les Geraséniens dans Matthieu, aussi bien que dans Marc et dans Luc. On ne peut voir là qu'une pieuse tentative de conciliation entre des textes qui n'en restent pas moins inconciliables.

2. Et comme Jésus sortait de la barque, tout à coup accourut à lui d'au milieu des sépulcres un homme possédé d'un esprit impur.

Dans le récit parallèle de Matthieu (VIII-28) il est parlé de deux possédés. Nous trouvons là entre les récits prétendument inspirés et exempts de

toute erreur, une de ces contradictions évidentes, contre lesquelles viennent se briser toutes les subtilités de l'exégèse orthodoxe. Les auteurs de la traduction approuvée par le Saint-Siège gardent d'ailleurs sur ce point un éloquent silence, malgré les nombreuses notes dont ils accompagnent leur texte.

3. Lequel habitait dans les sépulcres; et nul ne pouvait le tenir lié, même avec des chaînes :

4. Car souvent, serré de chaînes et les pieds dans les fers, il avait rompu ses chaînes et brisé ses fers, et personne ne le pouvait dompter.

5. Et sans cesse, le jour et la nuit, il était parmi les tombeaux et sur les montagnes, criant et se meurtrissant avec des pierres.

6. Or voyant Jésus de loin, il accourut et l'adora ;

7. Et, criant d'une voix forte, il dit : Qu'importe à moi et à vous, Jésus, Fils du Dieu très haut? Je vous adjure par Dieu, ne me tourmentez point.

8. Car il lui disait : Esprit impur, sors de cet homme !

9. Et il lui demanda : Quel est ton nom? Et il lui répondit : Légion est mon nom, car nous sommes beaucoup.

Pourquoi Jésus, s'il avait été Dieu et par consé-

quent omniscient, aurait-il eu besoin de demander son nom au démon ?

10. Et il le suppliait avec instance de ne point le chasser hors de ce pays.

11. Or il y avait là, le long de la montagne, un grand troupeau de pourceaux qui paisaient.

12. Et les esprits suppliaient Jésus, disant : Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous entrions en eux.

13. Et Jésus le leur permit aussitôt. Les esprits impurs, sortant donc du possédé, entrèrent dans les pourceaux; et le troupeau, d'environ deux mille, se précipita impétueusement dans la mer, et s'y noya.

Ce récit, comme le fait observer l'abbé Loisy (1) « contient le plus singulier des miracles qui ait été attribué à Jésus. Il ressemble à un gros conte populaire, et, s'il ne relève pas la puissance du thaumaturge, autant que paraissent le croire les évangélistes, il sert du moins à éclairer, avec ce qu'il a de moins intelligible pour le lecteur moderne, la mentalité de ceux-ci. »

En ce qui concerne la contradiction entre les textes de Marc et de Luc qui ne parlent que d'un possédé, et celui de Matthieu qui en amène deux, M. Loisy s'exprime ainsi (p. 802) : « ... Cette

(1) *Les Evangiles Synoptiques*, chez l'auteur, Ceffonds, 1907, t. I, p. 798.

divergence semble de prime abord assez difficile à expliquer, non que l'on puisse hésiter beaucoup sur le choix de l'indication la plus sûre, mais parce qu'on ne voit pas bien les raisons qui ont pu induire Matthieu à mettre deux possédés là où sa source ne lui en fournissait qu'un. Il est puéril de supposer qu'un des possédés, moins furieux que l'autre, aurait été négligé, pour ce motif, dans les récits de Marc et de Luc, attendu que Matthieu lui-même présente les deux possédés comme très dangereux. Et il est tout aussi arbitraire de dire que Marc et Luc auront choisi le plus connu des démoniaques, puisque la tradition ne les connaît pas plus l'un que l'autre; ou celui qui a joué le rôle principal, celui qui a voulu suivre Jésus, puisque les deux se comportent de la même façon.

.
« Reste l'hypothèse d'une combinaison par laquelle l'évangéliste (Matthieu) aurait associé au possédé de Gadara, le héros d'une autre histoire qui était dans ses sources, et que pour éviter un double emploi il ne voulait pas reproduire. Si étrange que soit pour nous cette manière de faire, elle serait assez conforme aux habitudes de l'auteur, qui aime les synthèses de miracles aussi bien que les synthèses de discours, et qui est assurément fort capable de verser dans un récit le personnage d'une autre histoire, pour peu que le récit unifié lui semble d'un meilleur effet que deux récits séparés. La mention générale de

démons chassés, en d'autres endroits de l'Évangile, ne prouve rien contre cette conjecture. Le second possédé de Gadara compenserait l'omission du démoniaque de Capharnaüm; dont Matthieu ne dit rien, de même que le second aveugle de Jéricho compenserait l'aveugle de Bethsaïde. Cette divergence des Synoptiques montre que Matthieu ne peut être considéré comme primitif relativement à Marc et à Luc ».

En ce qui concerne l'origine de cet étrange récit, l'abbé Loisy relate comme admissible l'hypothèse d'après laquelle un « possédé », c'est-à-dire un aliéné ou un épileptique, aurait été en proie à une crise violente en présence de Jésus; et non loin d'un troupeau de porcs :

« On a supposé, dit-il, que la guérison du possédé n'apparut comme il arrivait ordinairement, qu'après une crise violente durant laquelle, par ses hurlements et ses mouvements désordonnés il aurait épouvanté le troupeau; et les porcs, prenant la fuite au hasard, seraient tombés du haut d'une falaise dans le lac. Le fait en soi n'est pas impossible. Le silence de nos textes ne prouve pas que cette crise dernière n'ait pas eu lieu, car elle peut être signifiée dans la « sortie » des démons. Si la crise s'est produite, elle a été en relation immédiate avec l'accident des porcs. Et il est assez vraisemblable, si le possédé a demandé l'envoi de ses démons dans les porcs que, dans sa crise finale, il se sera porté vers ces animaux. Est-il

nécessaire d'observer que personne n'a vu les démons sortir de l'homme ni entrer dans les porcs, et qu'on a pu voir seulement une convulsion de l'homme, interprétée comme le départ des démons et l'agitation du troupeau fuyant, interprétée comme l'entrée des démons dans les bêtes? Les témoins de la scène et les évangélistes ont attribué l'accident des porcs à l'influence des mauvais esprits, et l'on ne saurait maintenant préciser le détail des circonstances où cet accident s'est produit. L'idée d'une allégorie plaisante sur les diables, assez sots pour demander, en sortant de l'homme, un séjour convenable à leur impureté, pris dans leur propre piège et jetés dans l'abîme avec des animaux qui représentent pour les Juifs l'abomination du paganisme, a pu venir après coup à l'esprit des narrateurs, exercer même quelque influence sur la tradition du récit, mais elle ne l'a pas créé, vu que le fond n'a rien de symbolique. »

L'opinion ci-dessus n'est point partagée par Théodore Reinach, qui voit l'origine du récit dans une satire qui aurait été dirigée contre l'ennemi romain, et notamment contre la légion X^a Frentensis, en garnison à Jérusalem (1).

Après avoir établi par des considérations philologiques qu'à l'époque où furent écrits les évangiles synoptiques, le mot *legion* n'avait pas pris

(1) « *Mon nom est légion* », Revue des Etudes juives, décembre 1903, p. 172.

chez les Palestiniens le sens de *multitude*, *troupe nombreuse*, l'auteur ajoute :

« Le rédacteur qui le premier mit par écrit le miracle de Gadara n'a pas pu avoir en vue cette acception (celle de *multitude*) quand il a donné à son démon le nom bizarre de légion. Il a dû entendre par là une légion romaine en général. Ce n'est donc pas simplement parce qu'il y avait dans l'espèce une « *multitude* » de diables qu'il a employé ce terme; il a dû y être déterminé par une raison plus particulière. Or, si nous repassons les circonstances du récit, il n'y a, croyons-nous qu'un trait qui ait pu suggérer cet emploi : c'est la nature de l'animal — ou du troupeau d'animaux — où va s'incarner le démon, après que Jésus l'a chassé du corps du possédé. Remarquons tout de suite que, dans la pensée du narrateur, cet exil n'est pas une dégradation, un châtement; au contraire, c'est sur sa demande que le démon est transféré dans le corps des pourceaux. Voyez Marc, V, 12 : « et les démons dirent à Jésus d'un ton suppliant : envoie-nous dans ces pourceaux, afin que nous entrions en eux; » Luc, VIII, 32 « et les démons supplièrent Jésus de leur permettre d'entrer dans ces pourceaux. » Matthieu a conservé ce détail (IX, 31) : « Les démons dirent à Jésus d'un ton suppliant : « si tu nous chasses, envoie-nous dans ce troupeau de pourceaux ». Entre les pourceaux et le démon Légion il y a donc, selon le narrateur, une affinité, une sympathie évidentes mais pourquoi ?

« L'armée d'occupation de la Palestine, depuis la répression de la première rébellion juive (70) jusqu'à l'explosion de la seconde (132) se composait d'une seule légion, la X^a Fretensis, et quelques troupes auxiliaires. Le légat, chef de la légion, était en même temps gouverneur de la province. Il résidait à Césarée, mais le gros de la légion était concentré à Jérusalem, ou plutôt dans le camp installé sur les ruines de cette ville. Les inscriptions nous apprennent qu'elle eut aussi soit plus tard, des détachements dans d'autres villes de la Palestine, notamment à Philadelphie et à Gadara. Ce dernier point mérite d'être noté, puisqu'un de nos récits, celui de Matthieu, place la scène de notre miracle — contre toute vraisemblance, il est vrai — sur le territoire des Gadaréniens. On comprend que dans ces conditions l'image et le nom de la légion romaine, et particulièrement de la légion X^a Fretensis, se soient profondément gravés dans l'esprit des populations de Judée et de Galilée, au point que le mot légion, comme nous l'avons vu, soit devenu dans le langage rabbinique synonyme d'armée en général. Ne connaissant de l'armée romaine que la X^a Fretensis, les populations palestiniennes auront tout naturellement étendu à cette armée tout entière les caractères particuliers de cette légion. Or, parmi ces caractères, le plus saillant était son insigne distinctif. On sait ce qu'il faut entendre par là. Les légions romaines avaient, outre l'aigle qui leur était commune à toutes, un emblème, un

guidon particulier à chacune d'elles, et qui, très probablement, figurait sur ses enseignes, ses boucliers. Nous connaissons surtout ces types légionnaires par des reliefs et des inscriptions émanés des corps de troupes, par les marques de briques et de tuiles, par les monnaies exceptionnellement frappées en l'honneur d'une légion ou contremarquées à son usage. Quelques légions avaient plusieurs insignes; la X^a Fretensis, si l'on fait abstraction de quelques monuments ou d'interprétation douteuse ou de date trop récente pour entrer en ligne de compte, en avait deux : la galère et le sanglier. La galère rappelait le nom de la légion et son origine, le détroit de Messine (fretum) où elle avait stationné sans doute au temps du second triumvirat. Le sanglier est un type militaire assez banal, commun à plusieurs autres légions (I Italica, II Adjutrix, XX Valeria Victoria) et qui figurait déjà, à titre d'insigne secondaire, dans les légions avant Marius. Ces insignes de la X^a Fretensis sont associés sur plusieurs monuments.

.
« Qu'on se représente maintenant l'état d'esprit des juifs dévôts et des chrétiens judaisants de Galilée entre 70 et 100 après J.-C. Quand ils voyaient les soldats de la X^a Fretensis promener une image de sanglier perchée sur leurs enseignes, ciselée sur leurs casques et sur leurs boucliers; quand ils les voyaient l'imprimer sur leurs briques, en contremarquer la monnaie locale occasion-

nellement employée à leur solde ; la sculpter, enfin, sur leurs monuments votifs et au portail de leurs corps de garde — comment n'en auraient-ils pas conclu que le sanglier ou le porc (pour le peuple c'est tout un) était l'animal sacré non seulement de la X^a Fretensis, mais de l'armée romaine tout entière, des *legionot* des rabbins ?

« Et comme ce génie tutélaire, ce *totem* de l'armée romaine se trouvait être en même temps l'animal condamné par la loi de Moïse, l'animal impur et abhorré par excellence, on comprend comment la malignité populaire a pu s'emparer de cette coïncidence pour en tirer une histoire à la fois édifiante et plaisante : le démon légion enfermé sur sa demande dans le corps d'un pourceau ou d'un troupeau de pourceaux — je soupçonne que la forme primitive du conte ne mentionnait qu'un seul animal — et se noyant avec lui dans le lac du Tibériade. C'était une manière voilée de souhaiter à tous les diables et les troupeaux de porcs nourris par les païens, à la Décapole et l'odieuse garnison romaine que Titus avait installée à Gadara. Et peut-être la figure même du possédé, chargé de chaînes, qui erre parmi les tombeaux, symbolise-t-elle le peuple juif captif, torturé par ses geôliers romains et aspirant vers sa délivrance.

« L'histoire, comme bien d'autres du même genre, a du être racontée d'abord d'un exorciste juif anonyme ; mise ensuite au nom de Jésus, elle a été recueillie par le Proto-Marc qui n'en a plus

compris la pointe séditieuse. Et voilà comment la phrase « mon nom est légion » et le sens figuré de légion lui-même ont fait leur entrée dans le vocabulaire et le langage proverbial de tous les peuples chrétiens. »

14. Ceux qui les gardaient, s'enfuirent, et répandirent cette nouvelle dans la ville et dans les champs. Aussitôt les gens sortirent pour voir ce qui était arrivé ;

15. Ils vinrent vers Jésus, et ils virent celui qui avait été tourmenté par le démon, assis, vêtu et sain d'esprit; et il furent saisis de crainte.

16. Et ceux qui avaient vu leur racontèrent ce qui était arrivé au possédé et aux pourceaux ;

17. Et ils commencèrent à prier Jésus de s'éloigner de leurs confins.

Matthieu VIII-34, et Luc VIII-39 relatent également le vif désir que les populations eurent de voir Jésus s'éloigner. Cela se comprend si l'on a cru réellement, avec les évangélistes, que Jésus avait causé la perte du troupeau de porcs. Ce qui se comprendrait moins, au cas où il y aurait un fond de vérité dans ce récit, c'est que les possesseurs des porcs n'eussent pas cherché à se venger ou à obtenir une juste réparation du dommage qu'ils avaient subi.

18. Lorsqu'il montait dans le barque,

celui qui avait été tourmenté par le démon, le supplia de lui permettre de rester avec lui :

19. Mais il le lui refusa et lui dit : Va dans ta maison, vers les tiens, et annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi, et comme il a eu pitié de toi.

20. Il s'en alla donc, et commença à publier dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui ; et tous étaient dans l'admiration.

21. Jésus ayant repassé dans la barque de l'autre côté de la mer, il s'assembla une grande multitude autour de lui ; et il était près de la mer.

22. Or vint un chef de synagogue, nommé Jaïre ; le voyant, il se jeta à ses pieds.

23. Et il le suppliait instamment, disant : Ma fille est à l'extrémité ; venez, imposez votre main sur elle, afin qu'elle guérisse et qu'elle vive.

24. Et il s'en alla avec lui ; et une grande multitude le suivait et le pressait.

25. Alors, une femme qui avait une perte de sang depuis douze années.

26. Et qui avait beaucoup souffert de plusieurs medecins, et avait dépensé tout son bien sans aucun fruit, se trouvant plutôt dans un état pire.

27. Ayant entendu parler de Jésus, vint dans la foule, par derrière, et toucha son vêtement.

28. **Car elle disait : Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie.**

29. **Et aussitôt la source du sang tarit, et elle sentit en son corps qu'elle était guérie de son mal.**

30. **Au même moment, Jésus, connaissant en lui-même la vertu qui était sortie de lui, et se retournant vers la foule, demandait : Qui a touché mes vêtements ?**

Ce texte montre une fois de plus que dans l'idée des évangélistes Jésus n'était qu'un homme, doué, comme beaucoup d'autres hommes, d'un pouvoir miraculeux : s'il eût été un Dieu, il n'eût pas ignoré pour quel motif la « vertu était sortie de lui. »

31. **Ses disciples lui répondaient : Vous voyez la foule qui vous presse, et vous demandez ! Qui m'a touché ?**

32. **Et il regardait tout autour, pour voir celle qui l'avait fait.**

33. **Alors la femme, craintive et tremblante, sachant ce qui s'était passé en elle, vint et se prosterna devant lui, et lui dit toute la vérité.**

34. **Jésus lui dit : Ma fille, votre foi vous a sauvée : allez en paix, et soyez guérie de votre infirmité.**

35. **Comme il parlait encore, des gens du chef de synagogue vinrent, disant : Votre**

filie est morte; pourquoi tourmentez-vous davantage le Maître ?

36. Mais Jésus, cette parole entendue, dit au chef de synagogue : Ne craignez point; croyez seulement.

37. Et il ne permit à personne de le suivre, sinon à Pierre, à Jacques et à Jean frère de Jacques.

38. En arrivant à la maison du chef de synagogue, il vit du tumulte, des gens pleurant et poussant de grands cris.

39. Or, étant entré, il leur dit : Pourquoi vous troublez-vous et pleurez-vous ? La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort.

40. Et ils se riaient de lui. Mais Jésus, les ayant tous renvoyés, prit le père et la mère de la jeune fille, et ceux qui étaient avec lui, et entra dans le lieu où la jeune fille était couchée.

41. Et tenant la main de la jeune fille, il lui dit : Talita cumi ; ce que l'on interprète ainsi : Jeune fille, (je vous le commande), levez-vous.

42. Et aussitôt la jeune fille se leva, et elle marchait, car elle avait douze ans; et tous furent frappés d'une grande stupeur.

43. Mais il leur commanda fortement que personne ne le sût, et il dit de lui donner à manger.

On voit ici l'un des nombreux passages où

Jésus, ayant prétendument accompli un miracle, recommande que personne ne le sache.

Comment trouver à cet aveu des évangélistes une autre explication que celle-ci : Jésus entouré de disciples trop enthousiastes qui mettaient du merveilleux dans tous les incidents de son existence, protestait et leur défendait de dire qu'il avait accompli des miracles.

D'autre part on se saurait concilier cette attitude de thaumaturge honteux que les auteurs attribuent à Jésus avec ce texte du catéchisme : « Comment Jésus-Christ a-t-il montré qu'il est vrai Dieu ? — Il l'a montré de différentes manières : 1^o... 4^o enfin par les nombreux miracles qu'il a opérés par sa propre puissance, et qui sont une preuve irrécusable de sa divinité. »

LES RUINES

PAR

C. F. VOLNEY

CHAPITRE XXII

Origine et filiation des idées religieuses

(SUITE)

§ V.

Culte mystique et moral, ou système de l'autre monde.

« En effet, alors que le vulgaire entendit parler d'un *nouveau ciel* et d'un *autre monde*, il donna bientôt un corps à ces *fictions* ; il y plaça un théâtre solide, des scènes réelles ; et les notions géographiques et astronomiques vinrent favoriser, si même elles ne provoquèrent cette illusion.

« D'une part les navigateurs phéniciens, ceux qui, passant les colonnes d'Hercule, allaient chercher l'étain de Thulé et l'ambre de la Baltique, racontaient qu'à l'extrémité du

monde, au bout de l'Océan (la Méditerranée), où le soleil se couche pour les contrées asiatiques, étaient des *îles fortunées*, séjour d'un printemps éternel, et, plus loin, des *régions hyperboréennes*, placées *sous terre* (relativement aux tropiques), où régnait une *éternelle nuit*. Sur ces récits mal compris, et sans doute confusément faits, l'imagination du peuple composa les *Champs Élysées*** , *lieux de délices placés dans un monde inférieur*, ayant leur ciel, leur soleil, leurs astres ; et le *Tartare*, *lieu de ténèbres*, d'*humidité*, de *fange*, de *frimas*. Or, parce que l'homme, curieux de tout ce qu'il ignore, et avide d'une longue existence, s'était déjà interrogé sur ce qu'il devenait après sa mort, parce qu'il avait de bonne heure raisonné sur le *principe de vie* qui anime son corps, qui s'en sépare sans le déformer, et qu'il avait imaginé les *substances déliées*, les *fantômes*, les *ombres*, il aima à croire qu'il continuerait, dans le monde *souterrain*, cette vie qu'il lui coûtait trop de perdre ; et les *lieux infernaux* furent un emplacement commode pour recevoir les objets chéris auxquels il ne pouvait renoncer.

« D'autre part, les *prêtres astrologues* et *physiciens* faisaient de leurs cieux des récits,

(*) Les nuits de dix mois.

(**) Alix, en phénicien ou hébreu, signifie dansant et joyeux.

et ils en traçaient des tableaux qui s'encadraient parfaitement dans ses fictions. Ayant appelé dans leur langage métaphorique, les *équinoxes* et les *solstices*, les *portes des cieux* ou *entrées des saisons*, ils expliquaient les phénomènes terrestres en disant que par la porte de *corne* (d'abord le taureau puis le bélier) et par celle du *cancer*, *descendaient* les *feux vivifiants* qui animent aux printemps la végétation, et les *esprits aqueux* qui causent, au *solstice*, le *débordement* du Nil ; que par la porte d'*ivoire* (la *balance* et auparavant l'*arc* ou *sagittaire*) et par celle du *capricorne* ou de l'*urne*, s'en retournaient à leur source et remontaient à leur origine les *émanations* ou *influences* des cieux ; et la *voie lactée*, qui passait par ces *portes* des solstices, leur semblait placée là exprès pour leur servir de *route* et de *véhicule* ; de plus, dans leur atlas, la scène céleste présentait un *fleuve* (le Nil, figuré par les plis de l'*hydre*), une barque (le navire *Argo*) et le *chien Syrius*, tous deux relatifs à ce fleuve, dont ils présageaient l'*inondation*. Ces circonstances, associées aux premières et y ajoutant des détails, en augmentèrent les vraisemblances ; et pour arriver au *Tartare* ou à l'*Élysée*, il fallut que les âmes traversassent les fleuves du *Styx* et de l'*Achéron* dans la *nacelle* du nocher *Caron*, et qu'elles passassent par les portes de *corne* ou d'*ivoire*, que gardait le chien *Cerbère*. Enfin, un

usage civil se joignit à toutes ces fictions, et acheva de leur donner de la consistance.

«Ayant remarqué que, dans leur climat brûlant, la putréfaction des cadavres était un levain de peste et de maladie, les habitants de l'Égypte avaient, dans plusieurs États, institué l'usage d'inhumer les morts hors de la terre habitée, dans le désert qui est au *couchant*. Pour y arriver, il fallait passer les canaux du fleuve, et par conséquent être *reçu dans une barque*, payer un salaire au *nocher*, sans quoi, le corps privé de sépulture eût été la proie des bêtes féroces. Cette coutume inspira aux législateurs civils et religieux un moyen puissant d'influer sur les mœurs ; et saisissant, par la piété filiale et par le respect pour les morts, des hommes grossiers et féroces, ils établirent pour condition nécessaire, d'avoir subi un jugement préalable qui décidât si le mort méritait d'être admis au rang de sa famille dans la *noire cité*. Une telle idée s'adaptait trop bien à toutes les autres pour ne pas s'y incorporer ; le peuple ne tarda pas de l'y associer, et les enfers eurent leur *Minos* et leur *Rhadamante*, avec la baguette, le siège, les huissiers et l'urne, comme dans l'état terrestre et civil. Alors la divinité devint un être moral et politique, un législateur social d'autant plus redouté, que ce législateur suprême, ce juge final fut inaccessible aux regards : alors ce

monde fabuleux et mythologique, si bizarrement composé de membres épars, se trouva un *lieu de châtement* et de récompense, où la *justice* divine fut censée corriger ce que celle des hommes eut de vicieux, d'erroné ; et ce système *spirituel et mystique* acquit d'autant plus de crédit, qu'il s'empara de l'homme par tous ses penchants : le faible opprimé y trouva l'espoir d'une indemnité, la consolation d'une vengeance future ; l'oppresser, comptant par des riches offrandes, arriver toujours à l'impunité, se fit de l'erreur du vulgaire une arme de plus pour le subjuguier ; et les chefs des peuples, les rois et les prêtres y virent de nouveaux moyens de le maîtriser par le privilège qu'ils se réservèrent de répartir les graces ou les châtements du grand juge, selon des délits ou des actions méritoires, qu'ils caractérisèrent à leur gré.

« Voilà comment s'est introduit, dans le *monde visible et réel*, un *monde invisible et imaginaire* ; voilà l'origine de ces lieux de *délices* et de *peine* dont vous, Perses, avez fait votre terre *rajeunie*, votre ville de *résurrection* placée sous l'*équateur*, avec l'attribut singulier que les *heureux n'y donneront point d'ombre*. Voilà, *juijs et chrétiens*, disciples des Perses, d'où sont venus votre *Jérusalem* de l'Apocalypse, votre *paradis*, votre *ciel*, caractérisés par tous les détails du ciel astrologique d'Hermès : et vous, musulmans, votre

enfer, abîme *souterrain*, surmonté d'un pont; votre *balance* des âmes et de leurs œuvres, votre *jugement* par les anges *Monkir* et *Nékir*, ont également pris leurs modèles dans les *cérémonies mystérieuses* de l'*antre de Mithra*; et votre ciel ne diffère en rien de celui d'*Osi-ris*, d'*Ormuzd* et de *Brahma*.

§ VI.

Sixième système. Monde animé, ou culte de l'univers sous divers emblèmes

« Tandis que les peuples s'égarèrent dans le labyrinthe ténébreux de la *mythologie* et des fables, les prêtres physiciens, poursuivant leurs études et leurs recherches sur l'ordre et la disposition de l'*univers*, arrivèrent à de nouveaux résultats, et dressèrent de nouveaux systèmes de *puissances* et de *causes motrices*.

« Longtemps bornés aux simples *apparences*, ils n'avaient vu dans les mouvements des astres qu'un jeu inconnu de corps lumineux, qu'ils croyaient rouler autour de la *terre*, point central de toutes les *sphères*; mais alors qu'ils eurent découvert la *rondeur* de notre planète, les conséquences de ce premier fait les conduisirent à des considérations nouvelles; et, d'induction en induction, ils s'élevèrent aux plus hautes conceptions de l'*astronomie* et de la *physique*.

« En effet, ayant conçu cette idée lumineuse et simple, que le *globe terrestre est un petit cercle inscrit dans le cercle plus grand des cieux*, la théorie des *cercles concentriques* s'offrit d'elle-même à leur hypothèse, pour résoudre le cercle *inconnu* du globe terrestre par points *connus* du cercle céleste ; et la mesure d'un ou de plusieurs degrés du méridien donna avec précision la circonférence totale. Alors, saisissant pour *compas* le *diamètre* obtenu de la terre, un génie heureux l'ouvrit d'une main hardie sur les orbites immenses des cieux ; et, par un phénomène inouï, du grain de sable, qu'à peine il couvrait, l'homme, embrassant les distances infinies des astres, s'élança dans les abîmes de l'espace et de la durée : là se présenta à ses regards un nouvel ordre de l'*univers* ; le globe atome qu'il habitait ne lui parut plus le *centre* : ce rôle important fut déferé à la masse énorme du *soleil* ; et cet astre devint le pivot enflammé de *huit sphères* environnantes, dont les mouvements furent désormais soumis à la précision du calcul.

« C'était déjà beaucoup pour l'esprit humain d'avoir entrepris de résoudre la disposition et l'ordre des *grands êtres* de la NATURE ; mais non content de ce premier effort, il voulut encore en résoudre le *mécanisme*, en deviner l'*origine* et le *principe moteur* ; et c'est là qu'engagés dans les profondeurs abstraites et



métaphysiques du *mouvement* et de sa *cause première*, des *propriétés* inhérentes ou communiquées de la *matière*, de ses *formes successives*, de son *étendue*, c'est-à-dire de l'espace et du temps sans bornes, les *physiciens théologues* se perdirent dans un chaos de raisonnements subtils et de controverses scolastiques.

« Et d'abord l'action du soleil sur les corps terrestres leur ayant fait regarder sa substance comme un *feu pur et élémentaire*, ils en firent le *foyer* et le *réservoir* d'un océan de fluide *igné, lumineux*, qui, sous le nom d'*éther* remplit l'univers et alimenta les êtres. Ensuite, les analyses d'une *physique savante* leur ayant fait découvrir ce même *feu*, ou un autre parfaitement semblable dans la composition de tous les corps, et s'étant aperçus qu'il était l'*agent essentiel* de ce *mouvement spontané* que l'on appelle *vie* dans les animaux et *végétation* dans les plantes, ils conçurent le jeu et le mécanisme de l'*univers* comme celui d'un *TOUT homogène*, d'un *corps identique*, dont les parties, quoique distantes, avaient cependant une *liaison intime*; et le monde fut un *être vivant*, animé par la circulation organique d'un fluide *igné* ou même *électrique*, qui, par un premier terme de comparaison pris dans l'*homme* ou les animaux, eut le *soleil* pour *cœur* ou foyer.

« Alors, parmi les philosophes théologues,

les uns partant de ces principes, résultats de l'observation, «que rien ne s'anéantit dans le monde; que les éléments sont indestructibles; qu'ils changent de combinaison, mais non de nature; que la vie et la mort des êtres ne sont que des modifications variées des mêmes *atomes*; que la *matière* possède par elle-même des propriétés d'où résultent toutes ses manières d'être; que le *monde* est *éternel*, sans bornes d'espace et de durée;» les uns dirent que *l'univers entier était Dieu*; et, selon eux, *Dieu* fut un être à la fois *effet* et *cause*, *agent* et *patient*, *principe moteur* et *chose mue*, ayant pour lois les propriétés invariables qui constituent la fatalité; et ceux-là peignirent leur pensée tantôt par l'emblème de PAN (le GRAND TOUT), ou de *Jupiter* au front d'étoiles, au corps *planétaire*, aux *pieds d'animaux*, ou de l'*œuf orphique*, dont le *jaune*, suspendu au milieu d'un liquide enceint d'une *voûte*, figura le *globe* du *soleil* nageant dans l'*éther* au milieu de la *voûte* des cieux; tantôt par celui d'un *grand serpent rond*, figurant les cieux où ils plaçaient le premier mobile, par cette raison de *couleur d'azur*, parsemé de *taches d'or*, (les étoiles) *dévorant sa queue*, c'est-à-dire *rentrant* en lui-même et se *repliant* éternellement comme les révolutions des sphères; tantôt par celui d'un homme ayant les *pieds liés* et *joint*s, pour signifier l'*existence immuable*; enveloppé d'un manteau de *toutes*

les couleurs, comme le spectacle de la nature, et portant sur la tête une *sphère d'or*, emblème de la sphère des étoiles : ou par celui d'un autre homme quelquefois assis sur la fleur du *lotos* portée sur l'abîme des eaux, quelquefois couché sur une pile de douze *carreaux*, figurant les douze signes célestes. Et voilà, Indiens, Japonais, Siamois, Tibétains, Chinois, la théologie qui, fondée par les Égyptiens s'est transmise et gardée chez vous dans les tableaux que vous tracez de *Brahma*, de *Beddou*, de *Sommonacodom*, d'*Omito* ; voilà même, Hébreux et chrétiens, l'opinion dont vous avez conservé une parcelle dans votre *dieu*, *souffle porté sur les eaux*, par une allusion au *vent*, qui à l'*origine du monde*, c'est-à-dire au départ des *sphères du signe du cancer*, *annonçait* l'inondation du Nil, et semblait préparer la *création*.

§ VII.

Septième système. Culte de l'ÂME du MONDE, c'est-à-dire de l'élément du feu, principe vital de l'univers.

« Mais d'autres, répugnant à cette idée d'un être à la fois *effet* et *cause*, *agent* et *patient*, et rassemblant en une même nature des natures contraires, distinguèrent le *principe moteur* de la *chose mue* ; et posant que la *matière* était

inerte en elle même, ils prétendirent que ses propriétés lui étaient communiquées par un *agent distinct*, dont elle n'était que l'*enveloppe* et le *fourreau*. Cet *agent* pour les uns fut le *principe igné*, reconnu l'auteur de tout *mouvement* ; pour les autres ce fut le fluide appelé *éther*, cru plus actif et plus subtil ; or, comme ils appelaient dans les animaux le *principe vital* et *moteur*, une *âme*, un *esprit*, et comme ils raisonnaient sans cesse par comparaison, surtout par celle de l'*être humain*, ils donnèrent au principe *moteur* de tout l'univers le nom d'*âme*, d'*intelligence*, d'*esprit* ; et Dieu fut l'*esprit vital* qui, *répandu dans tous les êtres*, *anima le vaste corps du monde*. Et ceux-là peignirent leur pensée tantôt par *Youpiter*, *essence du mouvement* et de l'*animation*, *principe de l'existence*, ou plutôt l'*existence* elle-même ; tantôt par *Vulcain* ou *Phtha*, *feu principe et élémentaire* ; ou par l'autel de *Vesta*, placé centralement dans son temple, comme le *soleil* dans les *sphères* ; et tantôt par *Kneph*, être humain vêtu de *bleu foncé*, ayant en main un *sceptre* et une *ceinture* (le zodiaque), coiffé d'un bonnet de *plumes*, pour *exprimer la fugacité* de sa *pensée*, et produisant de sa bouche le *grand œuf*.

« Or, par une conséquence de ce système, chaque être contenant en soi une portion du fluide *igné* ou *éthérien*, *moteur universel* et

commun, et ce fluide *âme du monde* étant la *Divinité*, il s'ensuivit que les *âmes* de tous les êtres furent une *portion de Dieu* même, participant à tous ses attributs, c'est-à-dire étant une substance *indivisible, simple, immortelle*; et de là tout le système de l'*immortalité* de l'âme, qui d'abord fut *éternité*. De là aussi ses *transmigrations* connues sous le nom de *métempsycose*, c'est-à-dire de passage du *principe vital* d'un corps à un autre; idée née de la transmigration véritable des éléments *matériels*. Et voilà, Indiens, bouddhistes, chrétiens, musulmans, d'où dérivent toutes vos opinions sur la *spiritualité* de l'âme; voilà quelle fut la source de rêveries de *Pythagore* et de *Platon*, vos instituteurs, qui eux-mêmes ne furent que les échos d'une dernière secte de philosophes visionnaires qu'il faut développer.

§ VIII.

Huitième système. MONDE-MACHINE. Culte du Demi-Ourgos ou Grand-Ouvrier

« Jusque-là les théologiens, en s'exerçant sur les substances *déliées* et *subtiles* de l'*èther* ou du *feu principe*, n'avaient cependant pas cessé de traiter d'êtres palpables et perceptibles aux sens, et la théologie avait continué d'être la *théorie* des *puissances physiques*, placées tan-

tôt spécialement dans les astres, tantôt disséminées dans tout l'univers ; mais à cette époque, des esprits superficiels, perdant le fil des idées qui avaient dirigé ces études profondes, ou ignorant les faits qui leur servaient de base, en dénaturèrent tous les résultats par l'introduction d'une chimère étrange et nouvelle. Ils prétendirent que cet *univers*, ces cieux, ces astres, ce soleil, n'étaient qu'une *machine* d'un genre ordinaire ; et à cette première hypothèse appliquant une comparaison tirée des *ouvrages* de l'*art*, ils élevèrent l'édifice des sophismes les plus bizarres. « Une machine, dirent-ils, ne se fabrique point elle-même : elle l'indique par son existence. Le *monde* est une *machine* donc il existe un fabricant ».

« De là, le *démi-ourgos* ou *grand-ouvrier*, constitué *divinité* autocratrice et suprême. Vainement l'ancienne philosophie objecta que l'*ouvrier* même avait besoin de *parents* et d'*auteurs*, et que l'on ne faisait qu'ajouter un échelon en ôtant l'éternité au monde pour la lui donner. Les innovateurs, non contents de ce premier paradoxe, passèrent à un second ; et, appliquant à leur *ouvrier* la théorie de l'*entendement* humain, ils prétendirent que le *démi-ourgos* avait fabriqué sa machine sur un *plan* ou *idée* résidant en son *entendement*. Or, comme leurs maîtres, les physiciens, avaient placé dans la *sphère* des fixes le *grand-mobile régulateur*, sous le nom d'*intelligence*, de *raison-*

nement ; les *spiritualistes*, leurs *mîmes*, s'emparant de cet être, l'attribuèrent au *démi-ourgos*, en en faisant une substance distincte, *existante par elle-même*, qu'ils appelèrent *mens* ou *logos* (*parole* et *raisonnement*). Et comme d'ailleurs ils admettaient l'existence de l'âme du monde, ou *principe solaire*, ils se trouvèrent obligés de composer trois grades ou échelons de personnes *divines*, qui furent, 1° le *démi-ourgos* ou *dieu ouvrier* ; 2° le *logos*, *parole* et *raisonnement* ; et 3° l'esprit ou l'âme (du monde). Et voilà, chrétiens, le roman sur lequel vous avez fondé votre *Trinité* ; voilà le système qui, né *hérétique* dans les temples égyptiens, transporté *païen* dans les écoles de l'Italie et de la Grèce, se trouve aujourd'hui *catholique orthodoxe* par la conversion de ses partisans, les disciples de *Pythagore* et de *Platon* devenus chrétiens.

« Et c'est ainsi que la Divinité, après-avoir été dans son origine l'*action sensible*, *multiple*, des *météores* et des *éléments* ;

« Puis la *puissance* combinée des *astres* considérés sous leurs rapports avec les êtres terrestres ;

« Puis ces *êtres terrestres* eux-mêmes par la confusion des *symboles* avec leurs *modèles* ;

« Puis la *double puissance* de la nature dans ses *deux opérations* principales de *production* et de *destruction* ;

« Puis le *monde animé* sans distinction d'*agent* et de *patient*, d'*effet* et de *cause* ;

« Puis le *principe solaire* ou l'*élément du feu* reconnu pour *moteur unique* ;

« C'est ainsi que la Divinité est devenue, en dernier résultat, un *être chimérique* et *abstrait* ; une *subtilité scolastique* de substance sans *forme*, de *corps* sans *figure*, un vrai *délire* de l'esprit, auquel la raison n'a plus rien compris. Mais vainement dans ce dernier passage veut-elle se dérober aux sens : le cachet de son origine lui demeure ineffaçablement empreint : et ses attributs, tous calqués ou sur les attributs physiques de l'*univers*, tels que l'*immensité*, l'*éternité*, l'*indivisibilité*, l'*incompréhensibilité* ou sur les affections morales de l'homme telles que la *bonté*, la *justice*, la *majesté*, etc. ; ses noms mêmes, tous dérivés des êtres physiques qui lui ont servi de *types*, et spécialement du *soleil*, des *planètes* et du *monde* retracent incessamment, en dépit de ses corrupteurs, les traits indélébiles de sa véritable nature.

« Telle est la chaîne des idées que l'esprit humain avait déjà parcourue à une époque antérieure aux récits positifs de l'histoire ; et puisque leur continuité prouve qu'elles ont été le produit d'une même série d'études et de travaux, tout engage à en placer le théâtre dans le berceau de leurs éléments primitifs, dans l'*Égypte* : et leur marche y put être ra-

pide, parce que la curiosité oiseuse des prêtres physiiciens n'avait pour aliment, dans la retraite des temples, que l'*énigme* toujours présente de l'*univers* ; et que, dans la division politique qui longtemps partagea cette contrée, chaque État eut un collège de prêtres, lesquels, tour à tour auxiliaires ou rivaux, hâtèrent, par leurs disputes, le progrès des sciences et des découvertes.

« Et déjà il était arrivé sur les bords du Nil ce qui depuis s'est répété par toute la terre. A mesure que chaque système s'était formé, il avait suscité, dans sa nouveauté, des querelles et des schismes : puis, accrédité par la persécution même, tantôt il avait détruit les idoles antérieures, tantôt il se les était incorporées en les modifiant ; et les révolutions politiques étant survenues, l'agrégation des États et le mélange des peuples confondirent toutes les opinions ; et le fil des idées s'étant perdu, la théologie tomba dans le chaos, et ne fut plus qu'un logogriphe de vieilles traditions, qui ne furent plus comprises. La religion, égarée d'objet, ne fut plus qu'un moyen politique de conduire un vulgaire crédule, dont s'emparèrent tantôt des hommes crédules eux-mêmes et dupes de leurs propres visions, et tantôt des hommes hardis et d'une âme énergique, qui se proposèrent de grands objets d'*ambition*.

§ IX.

Religion de Moïse, ou culte de l'âme du monde (You-piter).

« Tel fut le législateur des Hébreux, qui, voulant séparer sa nation de toute autre, et se former un empire isolé et distinct, conçut le dessein d'en asseoir les bases sur les préjugés religieux, et d'élever autour de lui un rempart sacré d'opinions et de rites. Mais vainement proscrivit-il le culte des *symboles* régnant dans la Basse-Égypte et la Phénicie ; son dieu n'en fut pas moins un dieu *égyptien* (69), de l'invention de ces prêtres dont Moïse avait été le disciple ; et *Yahou*, décélé par son propre nom, l'*essence* (des êtres), et par son *symbole*, le *buisson de feu*, n'est que l'*âme du monde*, le *principe moteur* que, peu après, la Grèce adopta sous la même dénomination dans son *You-piter*, *être générateur* ; et sous celle d'*Ei*, l'*existence*, que les Thébains consacraient sous le nom de *Kneph* ; que Saïs adorait sous l'emblème d'Isis voilée, avec cette inscription : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, et nul mortel n'a levé mon voile* ; que Pythagore honorait sous le nom de *Vesta*, et que la philosophie stoïcienne définissait avec précision en l'appelant le principe du feu. Moïse voulut en vain effacer de sa religion tout ce

qui rappelait le culte des astres : une foule de traits restèrent malgré lui pour le retracer; et les sept *lumières* ou *planètes* du grand chandelier, les *douze pierres* ou *signes* de l'*urim* du grand-prêtre, la fête des deux *équinoxes*, *ouvertures* et *portes* de deux *hémisphères*, la cérémonie de l'*agneau* ou *bélier céleste*; enfin, le nom d'*Osiris* même conservé dans son *cantique*, et l'*arche* ou coffre imité du tombeau où ce dieu fut enfermé, demeurent pour servir de témoins à la filiation de ses idées et à leur extraction de la source commune.

§ X.

Religion de Zoroastre.

« Tel fut aussi Zoroastre, qui, deux siècles après Moïse, rajeunit et moralisa chez les Mèdes et les Bactriens tout le système égyptien d'Osiris et de Typhon, sous les noms d'Ormuzd et d'Ahrimanes; qui, pour expliquer le système de la nature, supposa deux grands *dieux* ou *pouvoirs*, l'un occupé à *créer*, à *produire*, dans un empire de *lumière* et de *douce* chaleur (dont le type est l'été), et par cela, *dieu* de *science*, de *bienfaisance*, de *vertu*; l'autre occupé à *détruire* dans un empire de *ténèbres* et de *froid* (dont le type est le pôle d'hiver), et par cela, *dieu* d'*igno-*

rance, de *malfaisance* et de *péché* ; qui, par des expressions figurées, ensuite méconnues, appela *création* du monde le renouvellement de la scène physique à chaque printemps ; appela *résurrection* le renouvellement des périodes des astres dans leurs conjonctions ; *vie future*, *enfer*, *paradis*, ce qui n'était que le *Tartare* et l'*Élysée* des *astrologues* et des *géographes* ; en un mot, qui ne fit que consacrer les rêveries déjà existantes du système mystique.

§ XI.

Brahmisme, ou système indien.

« Tel fut encore le législateur indien, qui sous le nom de *Ménou*, antérieur à Zoroastre et à Moïse, consacra, sur les bords du Gange, la doctrine des trois *principes* ou *dieux* que connut la Grèce, l'un desquels, nommé *Brahma*, ou *Joupiter*, fut l'auteur de toute *production* ou *création* (le soleil du printemps) ; le second, nommé *Chiven* ou *Pluton*, fut le dieu de toute *destruction* (le soleil d'hiver) ; et le troisième, nommé *Vichenou*, ou *pouvoir*, lequel, chanté dans les *vedas*, comme dans les hymnes *orphiques*, n'est autre chose que le *Joupiter aux trois yeux*^{*}, ou soleil aux trois

(*) Œil et le soleil s'expriment par un même mot dans la plupart des anciennes langues d'Asie.

formes d'action, dans les trois *ritous* ou *saisons* : là vous avez la source de tout le système *trinitaire* subtilisé par Pythagore et Platon, totalement défiguré par leurs interprètes.

§ XII.

Bouddhisme, ou systèmes mystiques

«Tels enfin ont été les réformateurs moralistes révéérés depuis Ménou, sous les noms de *Boudah, Gaspa, Chekia, Goutama*, etc., qui des principes de la métempsycose, diversement modifiés, ont déduit des doctrines mystiques d'abord utiles en ce qu'elles inspiraient à leurs sectateurs l'*horreur du meurtre*, la *compassion pour tout être sensible*, la *crainte des peines* et l'*espoir des récompenses destinées à la vertu et au vice, dans une autre vie, sous une forme nouvelle*, mais ensuite devenues pernicieuses par l'abus d'une métaphysique visionnaire, qui, prenant à tâche de contrarier l'ordre naturel, voulut que le *monde palpable et matériel fût une illusion fantastique*; que l'existence de l'homme fût *un rêve dont la mort était le vrai réveil*; que son corps fût une *prison impure* dont il devait se hâter de sortir, ou une *enveloppe grossière* que, pour rendre perméable à la lumière interne, il devait atténuer, *diaphaniser* par le jeûne, les macérations, les contemplations, et

par une foule de pratiques anachorétiques si étranges que le vulgaire étonné ne put s'expliquer le caractère de leurs auteurs qu'en les considérant comme des êtres surnaturels, avec cette difficulté de savoir s'ils furent *dieu devenu homme*, ou *l'homme devenu dieu*.

« Voilà les matériaux qui, depuis des siècles nombreux, existaient épars dans l'Asie, quand un cours fortuit d'événements et de circonstances vint, sur les bords de l'Euphrate et de la Méditerranée, en former de nouvelles combinaisons.

§ XIII

Christianisme, ou culte allégorique du Soleil, sous ses noms cabalistiques de Chris-en ou Christ, et d'Yésus ou Jésus.

« En constituant un peuple séparé, Moïse avait vainement prétendu le défendre de l'invasion de toute idée étrangère : un penchant invincible, fondé sur les affinités d'une même origine, avait sans cesse ramené les Hébreux vers le culte des nations voisines ; et les relations indispensables du commerce et de la politique qu'il entretenait avec elles, en avaient de jour en jour fortifié l'ascendant. Tant que le régime national se maintint, la force coercitive du gouvernement et des lois, en s'opposant aux innovations, retarda leur marche ;



et cependant les *hauts lieux étaient pleins d'idoles*, et le *dieu Soleil avait son char* et ses chevaux peints dans les palais des rois et jusque dans le temple d'*Yâhouh* : mais lorsque les conquêtes des sultans de Ninive et de Babylone eurent dissous le lien de la puissance publique, le peuple, livré à lui-même, et sollicité par ses conquérants, ne contraignit plus son penchant pour les opinions profanes, et elles s'établirent publiquement en Judée. D'abord les colonies assyriennes, transportées à la place des tribus, remplirent le royaume de Samarie des dogmes des mages, qui bientôt pénétrèrent dans le royaume de Juda ; ensuite Jérusalem ayant été subjuguée, les Egyptiens, les Syriens, les Arabes, accourus dans ce pays ouvert, y apportèrent de toutes parts les leurs, et la religion de Moïse fut déjà doublement altérée. D'autre part les prêtres et les grands, transportés à Babylone et élevés dans les sciences des Kaldéens, s'imburent, pendant un séjour de cinquante ans, de toute leur théologie ; et de ce moment se naturalisèrent chez les Juifs les dogmes du *génie ennemi* (Satan), de *l'archange Michel*, de *l'ancien des jours* (Ormuzd), des *anges rebelles*, du *combat des cieux*, de *l'âme immortelle* et de la *résurrection*, toutes choses inconnues à Moïse, ou condamnées par le silence même qu'il en avait gardé.

« De retour dans leur patrie, les émigrés y

rapportèrent ces idées ; et d'abord leur innovation y suscita les disputes de leurs partisans les Pharisiens, et de leurs opposants les Saducéens, représentants de l'ancien culte national. Mais les premiers, secondés du penchant du peuple et de ses habitudes déjà contractées, appuyées de l'autorité des Perses, leurs libérateurs et leurs maîtres, terminèrent par prendre l'ascendant sur les seconds et les enfants de Moïse consacrèrent la théologie de Zoroastre.

« Une analogie fortuite entre deux idées principales favorisa surtout cette coalition, et devint la base d'un dernier système, non moins étonnant dans sa fortune que dans les causes de sa formation.

» Depuis que les Assyriens avaient détruit le royaume de Samarie, des esprits judicieux, *prévoyant* la même destinée pour Jérusalem, n'avaient cessé de l'*annoncer*, de la *prédire* ; et leurs *prédications* avaient toutes eu ce caractère particulier, d'être terminées par des *vœux de rétablissement et de régénération*, énoncés sous la forme de *prophéties* ; les hiérophantes, dans leur enthousiasme, avaient peint *un roi libérateur*, qui *devait rétablir la nation dans son ancienne gloire* ; le peuple hébreu *devait redevenir un peuple puissant, conquérant*, et Jérusalem la capitale d'un *empire étendu sur tout l'univers*.

» Les événements ayant réalisé la première

partie de ces prédictions, la ruine de Jérusalem, le peuple attacha à la seconde une croyance d'autant plus entière, qu'il tomba dans le malheur ; et les Juifs affligés attendirent avec l'impatience du besoin et du désir le *roi victorieux et libérateur qui devait* venir sauver la nation de Moïse et relever l'empire de David.

» D'autre part, les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie un dogme parfaitement analogue. On n'y parlait que d'un *grand médiateur*, d'un *jugé final*, d'un *sauveur futur*, qui, *roi, dieu conquérant et législateur*, devait ramener l'*âge d'or* sur la terre, la délivrer de l'empire du *mal* et, rendre aux hommes le *règne du bien*, la *paix* et le *bonheur*. Ces idées occupaient d'autant plus les peuples qu'ils y trouvaient des consolations de l'état funeste et des maux réels où les avaient plongés les dévastations successives des conquêtes et des conquérants, et le barbare despotisme de leurs gouvernements. Cette conformité entre les *oracles des nations* et ceux des *prophètes*, excita l'attention des Juifs ; et sans doute les prophètes avaient eu l'art de calquer leurs tableaux sur le style et le génie des livres sacrés employés aux *mystères païens* : c'était donc en Judée une attente générale que celle du *grand envoyé*, du *sauveur final*, lorsqu'une

circonstance singulière vint déterminer l'époque de sa venue.

» Il était écrit dans les livres sacrés des Perses et des Kaldéens, que le *monde*, composé d'une *révolution* totale de *douze mille*, était partagé en deux révolutions partielles, dont l'une, *âge et règne du bien*, se terminait au bout de *six mille*, et l'autre, *âge et règne du mal*, se terminait au bout de *six autres mille*.

» Par ces récits, les premiers auteurs avaient entendu la *révolution* annuelle du *grand orbe céleste*, appelé le *monde* (*révolution* composée de *douze mois* ou *signes*, divisés chacun en *mille parties*) ; et les deux périodes systématiques de l'*hiver* et de l'*été*, composées chacune également de *six mille*. Ces expressions, toutes équivoques, ayant été mal expliquées, et ayant reçu un sens *absolu* et *moral* au lieu de leur sens *physique* et *astrologique*, il arriva que le *monde annuel* fut pris pour un *monde séculaire*, les *mille de temps* pour des *mille d'années* ; et supposant, d'après les faits, que l'on vivait dans l'*âge du malheur*, on en inféra qu'il devait finir au bout de *six mille ans* prétendus.

» Or, dans les calculs admis par les Juifs, on commençait à compter près de six mille ans depuis la création (fictive) *du monde*. Cette coïncidence produisit de la fermentation dans les esprits. On ne s'occupa plus que d'une *fin prochaine* ; on interrogea les *hiérophantes* et

leurs livres *mystiques*, qui en assignèrent divers termes ; on attendit le *réparateur* ; à force d'en parler, quelqu'un dit l'avoir vu, ou même un individu exalté crut l'être, et se fit des partisans, lesquels, privés de leur chef par un incident vrai sans doute, mais passé obscurément, donnèrent lieu, par leurs récits, à une rumeur graduellement organisée en histoire : sur ce premier canevas établi, toutes les *circonstances des traditions mythologiques* vinrent bientôt se placer, et il en résulta un système *authentique et complet*, dont il ne fut plus permis de douter.

» Elles portaient, ces traditions mythologiques : « Que, dans l'*origine*, une *femme* et un » *homme* avaient, par leur *chute*, *introduit* » dans le *monde* le *mal* et le *péché*.

» Et par là elles indiquaient le fait *astronomique* de la *Vierge céleste* et de l'*Homme bouvier* (Bootes), qui, en se *couchant* héliquement à l'*équinoxe* d'automne, livraient le *ciel* aux constellations de l'*hiver*, et semblaient, en *tombant* sous l'horizon, *introduire* dans le *monde* le génie du *mal*, *Ahrimanes*, figuré par la constellation du *Serpent*.

» Elles portaient ces traditions : Que la » *femme* avait entraîné, séduit l'*homme*.

» Et en effet, la *Vierge* se *couchant* la *première*, semble *entraîner* à sa suite le *Bouvier*.

» Que la *femme* l'avait tenté en lui présen-

» *tant des fruits beaux et bons à manger*, qui
» donnaient la science du *bien* et du *mal*.

» Et en effet, la *Vierge* tient en main une
branche de fruits qu'elle semble étendre vers
le *Bouvier*; et le rameau, emblème de l'au-
tomne, placé dans le *tableau de Mithra*, sur
la frontière de l'*hiver* et de l'*été*, semble ouvrir
la porte et donner la *science*, la *clef* du *bien*
et du *mal*.

» Elles portaient : Que ce *couple avait été*
» *chassé du jardin céleste*, et qu'un *chérubin*
» *à épée flamboyante avait été placé à la porte*
» *pour le garder*.

» Et en effet, quand la *Vierge* et le *Bou-*
vier tombent sous l'horizon du couchant, *Per-*
sée monte de l'autre côté, et, l'épée à la main,
ce *génie* semble les chasser du *ciel de l'été*,
jardin et *règne des fruits* et des *fleurs*.

» Elles portaient : Que *de cette Vierge* devait
» *naître, sortir un rejeton, un enfant qui écri-*
» *serait la tête du serpent, et délivrerait le*
» *monde du péché*.

» Et par là elles désignaient le *Soleil*, qui, à
l'*époque du solstice d'hiver*, au moment précis
où les *mages des Perses tiraient l'horoscope de*
la nouvelle année, se trouvait placé dans le
sein de la Vierge, en lever *héliaque* à l'*horizon*
oriental, et qui, à ce titre, était figuré dans
leurs *tableaux astrologiques* sous la forme
d'un *enfant allaité par une vierge chaste*, et
devenait ensuite, à l'*équinoxe du printemps*,

le *Bélier* ou l'*Agneau*, vainqueur de la constellation du *Serpent*, qui disparaissait des cieux.

» Elles portaient : Que, dans son enfance, ce
» *réparateur*, de nature divine ou céleste, vi-
» *vrait abaissé*, humble, obscur, indigent.

» Et cela, parce que le *soleil* d'hiver est *abaissé* sous l'horizon, et que cette période première de ses quatre *âges* ou *saisons*, est un temps d'*obscurité*, de *disette*, de *jeûne*, de *privations*.

» Elles portaient : Que, mis à mort par des
» *méchants*, il était *ressuscité glorieusement* ;
» qu'il était *remonté des enfers aux cieux*, où
» il régnerait éternellement.

» Et par là elles *retrouvaient* la *vie* du *Soleil*, qui, terminant sa *carrière* au *solstice* d'hiver, lorsque dominaient *Typhon* et les *anges rebelles*, semblait être mis à *mort* par eux ; mais qui, bientôt après, *renaissait*, *résurgeait* dans la voûte des cieux, où il est encore.

» Enfin ces traditions, citant jusqu'à ses noms *astrologiques* et *mystérieux*, disaient qu'il s'appelait tantôt *Chris*, c'est-à-dire le *conservateur* ; et voilà ce dont vous, Indiens, avez fait votre dieu *Chris-en* ou *Chris-na* ; et vous, chrétiens, Grecs et Occidentaux, votre *Christos*, fils de *Marie* ; et tantôt, qu'il s'appelait *Yés*, par la réunion de trois lettres, lesquelles, en valeur numérale, formaient le nombre 608, l'une des *périodes solaires* ; et voilà, ô Européens, le nom qui, avec la finale latine, est

devenu votre *Iés-us* ou *Jésus*, nom ancien et cabalistique attribué au jeune *Bacchus*, fils clandestin (nocturne) de la vierge *Minerve*, lequel, dans toute l'histoire de sa vie et même de sa mort, retrace l'histoire du dieu des chrétiens, c'est-à-dire de l'astre du jour, dont ils sont tous les deux l'emblème. »

A ces mots, un grand murmure s'éleva de la part des groupes chrétiens ; mais les musulmans, les lamas, les Indiens les rappelèrent à l'ordre ; et l'orateur achevant son discours :

« Vous savez maintenant, dit-il, comment le reste de ce système se composa dans le chaos et l'anarchie des trois premiers siècles ; comment une foule d'opinions bizarres partagèrent les esprits, et les partagèrent avec un enthousiasme et une opiniâtreté réciproques, parce que, fondées également sur des traditions anciennes, elles étaient également sacrées. Vous savez comment, après trois cents ans, le gouvernement, s'étant associé à l'une de ces sectes, en fit la religion orthodoxe, c'est-à-dire dominante à l'exclusion des autres, lesquelles, par leur infériorité, devinrent des hérésies ; comment et par quels moyens de violence et de séduction cette religion s'est propagée, accrue, puis divisée et affaiblie ; comment, six cents ans après l'innovation du christianisme, un autre système se forma encore de ses matériaux et de ceux des juifs, et comment Mahomet sut se composer un empire

politique et théologique aux dépens de ceux de Moïse et des vicaires de Jésus...

» Maintenant, si vous résumez l'histoire entière de l'esprit religieux, vous verrez que dans son principe il n'a eu pour *auteur* que les *sensations* et les *besoins* de l'homme ; que l'*idée* de Dieu n'a eu pour type et modèle que celle des *puissances physiques*, des *êtres matériels*, agissant en *bien* ou en *mal*, c'est-à-dire en impressions de *plaisir* ou de *douleur* sur l'*être sentant* ; que, dans la formation de tous ces systèmes, cet esprit religieux a toujours suivi la même marche, les mêmes procédés ; que, dans tous, le dogme n'a cessé de représenter, sous le nom des dieux, les opérations de la nature, les passions des hommes et leurs préjugés ; que, dans tous, la morale a eu pour but le *désir du bien-être* et l'*aversion de la douleur* ; mais que les peuples et la plupart des législateurs, ignorant les routes qui v conduisaient, se sont fait des idées fausses, et par là même opposées, du *vice* et de la *vertu*. du *bien* et du *mal*, c'est-à-dire de ce qui rend l'homme *heureux* ou *malheureux* ; que dans tous, les moyens et les causes de propagation et d'établissement ont offert les mêmes scènes de passions et d'évènements, toujours des disputes de mots, des prétextes de zèle, de révolutions et des guerres suscitées par l'ambition des chefs, par la fourberie des promulgateurs, par la crédulité des prosélytes, par l'igno-

rance du vulgaire, par la cupidité exclusive et l'orgueil intolérant de tous : enfin, vous verrez que l'histoire entière de l'esprit religieux n'est que celle des incertitudes de l'esprit humain, qui, placé dans un monde qu'il ne comprend pas, veut cependant en deviner l'énigme ; et qui, spectateur toujours étonné de ce prodige mystérieux et visible, imagine des *causes*, suppose des fins, bâtit des systèmes ; puis, en trouvant un défectueux, le détruit pour un autre non moins vicieux ; hait l'erreur qu'il quitte, méconnaît celle qu'il embrasse, repousse la vérité qui l'appelle, compose des chimères d'êtres disparates, et, rêvant sans cesse *sagesse* et *bonheur*, s'égare dans un labyrinthe de peines et de folie. »

CHAPITRE XXIII.

Identité du but des religions.

AINSI parla l'orateur des hommes qui avaient recherché l'origine et la filiation des idées religieuses...

Et les théologiens des divers systèmes raisonnant sur ce discours : « C'est un exposé impie, dirent les uns, qui ne tend à rien moins qu'à renverser toute croyance, à jeter l'insubordination dans les esprits, à anéantir notre ministère et notre puissance ; c'est un roman, dirent les autres, un tissu de conjectures dressés avec art, mais sans fondement. Et les gens modérés et prudents ajoutaient: *Supposons que tout cela soit vrai, pourquoi révéler ces mystères? Sans doute nos opinions sont pleines d'erreurs ; mais ces erreurs sont un frein nécessaire à la multitude. Le monde va ainsi depuis deux mille ans, pourquoi le changer aujourd'hui ? »*

Et déjà la rumeur du blâme qui s'élève contre toute nouveauté, commençait de s'accroître, quand un groupe nombreux d'hommes des classes du peuple et de sauvages de tout pays et de toute nation, sans prophètes, sans docteurs, sans code religieux, s'avancant dans l'arène, attirèrent sur eux l'attention de toute

l'assemblée ; et l'un deux, portant la parole, dit au législateur :

« Arbitre et médiateur des peuples, depuis le commencement de ce débat, nous entendons des récits étranges, inouïs pour nous jusqu'à ce jour ; notre esprit, surpris, confondu de tant de choses, les unes savantes, les autres absurdes, qu'également il ne comprend pas, reste dans l'incertitude et le doute. Une seule réflexion nous frappe : en résumant tant de faits prodigieux, tant d'assertions opposées, nous nous demandons : Que nous importent toutes ces discussions ? Qu'avons-nous besoin de savoir ce qui s'est passé il y a cinq ou six mille ans, dans des pays que nous ignorons, chez des hommes qui nous resteront inconnus ? Vrai ou faux, à quoi nous sert de savoir si le monde existe depuis six ou depuis vingt mille ans, s'il s'est fait de rien ou de quelque chose, de lui-même ou par un ouvrier, qui, à son tour, exige un auteur ? Quoi, nous ne sommes pas assurés de ce qui se passe près de nous, et nous répondrons de ce qui peut se passer dans le soleil, dans la lune ou dans les espaces imaginaires ! Nous avons oublié notre enfance, et nous connaîtrions celle du monde ! Et qui attestera ce que nul n'a vu ? Qui certifiera ce que personne ne comprend ?

« Qu'ajoutera d'ailleurs ou que diminuera à notre existence de dire *oui* ou *non* sur toutes ces chimères ? Jusqu'ici nos pères et nous n'en



avons pas eu la première idée, et nous ne voyons pas que nous en ayons eu plus ou moins de *soleil*, plus ou moins de *subsistance*, plus ou moins de *mal* ou de *bien*.

« Si la connaissance en est nécessaire, pourquoi avons-nous aussi bien vécu sans elle que ceux qui s'en inquiètent si fort ? Si elle est superflue, pourquoi en prendrons-nous aujourd'hui le fardeau ? »

Et s'adressant aux docteurs et aux théologiens :

« Quoi, il faudra que nous, hommes ignorants et pauvres, dont tous les moments suffisent à peine aux soins de notre subsistance et aux travaux dont vous profitez, il faudra que nous apprenions tant d'histoires que vous racontez, que nous lisions tant de livres que vous nous citez, que nous apprenions tant de diverses langues dans lesquelles ils sont composés ? Mille ans de vie n'y suffiraient pas... »

« Il n'est pas nécessaire, dirent les docteurs, que vous acquériez tant de science, nous l'avons pour vous... »

« Mais vous-mêmes, répliquèrent les hommes simples, avec toute votre science vous n'êtes pas d'abord ; à quoi sert de la posséder ? »

« D'ailleurs, comment pouvez-vous répondre pour nous ? Si la foi d'un homme s'applique à plusieurs, vous-mêmes quel besoin avez-vous de croire ? Vos pères auront *cru* pour vous, et

cela sera raisonnable, puisque c'est pour vous qu'ils ont vu.

« Ensuite, qu'est-ce que *croire*, si croire n'influe sur aucune action ? Et sur quelle action influe par exemple, de croire le monde *éternel* ou non ?

« Cela offense Dieu, dirent les docteurs.

Où en est la preuve, dirent les hommes simples.

« Nous les attendons pour vous, dirent les docteurs.

« Voilà la difficulté, reprirent les hommes simples. De quel droit vous établissez-vous *médiateurs* entre Dieu et nous ?

« Par ses ordres, dirent les docteurs.

« Où est la preuve de ses ordres, dirent les hommes simples.

Dans nos livres, dirent les docteurs.

Nous ne les entendons pas, dirent les hommes simples ; et comment ce Dieu juste vous donne-t-il ce privilège sur nous ? Comment ce père commun nous oblige-t-il de croire à un moindre degré d'évidence que vous ? Il nous a parlé, soit ; il est infallible, et il ne vous trompe pas : vous nous parlez, vous ; qui nous garantit que vous n'êtes pas en erreur, ou que vous ne sauriez nous y induire ? Et si nous sommes trompés, comment ce Dieu juste nous sauvera-t-il contre la loi, ou nous condamnera-t-il sur celle que nous n'avons pas connue ?

« Il vous a donné la Loi naturelle, dirent les docteurs.

« Qu'est-ce que la Loi naturelle, répondirent les hommes simples. Si cette loi suffit, pourquoi en a-t-il donné d'autres ? Si elle ne suffit pas, pourquoi l'a-t-il donnée imparfaite ?

« Ses jugements sont des mystères, reprirent les docteurs, et sa justice n'est pas comme celle des hommes.

« Si sa justice, repliquèrent les hommes simples, n'est pas comme la nôtre, quel moyen avons-nous d'en juger ? Et de plus, pourquoi toutes ces lois, et quel est le but qu'elles se proposent ?

« De vous rendre plus heureux, reprit un docteur, en vous rendant meilleurs et plus vertueux : c'est pour apprendre aux hommes à user de ses bienfaits, et à ne point se nuire entre eux, que Dieu s'est manifesté par tant d'oracles et de prodiges.

« En ce cas, dirent les hommes simples, il n'est pas besoin de tant d'études ni de raisonnements : montrez-nous quelle est la religion qui remplit le mieux le but qu'elles se proposent toutes. »

Aussitôt, chacun des groupes vantant sa morale, et la préférant à toute autre, il s'éleva de culte à culte une nouvelle dispute plus violente. « C'est nous, dirent les musulmans, qui possédons la morale par excellence, qui enseignons toutes les vertus utiles aux hommes et

agréables à Dieu. Nous professons la *justice*, le *désintéressement*, le *dévouement à la providence*, la *charité pour nos frères*, l'*aumône*, la *résignation* ; nous *ne tourmentons point les âmes par des craintes superstitieuses* ; nous *vivons sans alarmes* et nous *mourons sans remords*. »

« Comment osez-vous, répondirent les prêtres chrétiens, parler de morale, vous dont le chef a pratiqué la licence et prêché le scandale ? Vous dont le premier précepte est l'homocide et la guerre ? Nous en prenons à témoin l'expérience : depuis douze cents ans votre zèle fanatique n'a cessé de répandre chez les nations le trouble et le carnage ; et si aujourd'hui l'Asie, jadis florissante, languit dans la barbarie et l'anéantissement, c'est à votre doctrine qu'il en faut attribuer la cause ; à cette doctrine ennemie de toute instruction, qui, d'un côté, sanctifiant l'ignorance, et consacrant le despotisme le plus absolu dans celui qui commande, de l'autre imposant l'obéissance la plus aveugle et la plus passive à ceux qui sont gouvernés, a engourdi toutes les facultés de l'homme, étouffé toute industrie, et plongé les nations dans l'abrutissement.

« Il n'en est pas ainsi de notre morale sublime et céleste ; c'est elle qui a retiré la terre de sa barbarie primitive, des superstitions insensées ou cruelles de l'idolâtrie, des sacri-

fices humains, des orgies honteuses des mystères païens ; qui a épuré les mœurs, proscrit les incestes, les adultères, policé les nations sauvages, fait disparaître l'esclavage, introduit des vertus nouvelles et inconnues, la *charité* pour les hommes, leur *égalité* devant Dieu, le pardon, l'oubli des injures, la répression de toutes les passions, le mépris des grandeurs mondaines ; en un mot, une vie toute sainte et toute spirituelle.»

« Nous admirons, répliquèrent les musulmans, comment vous savez allier cette charité, cette douceur évangélique, dont vous faites tant d'ostentation, avec les injures et les outrages dont vous blessez sans cesse votre *prochain*. Quand vous inculpez si gravement les mœurs du grand homme que nous révérons, nous pourrions trouver des représailles dans la conduite de celui que vous adorez ; mais dédaignant de tels moyens, et nous bornant au véritable objet de la question, nous soutenons que votre morale évangélique n'a point la perfection que vous lui attribuez ; qu'il n'est point vrai qu'elle ait introduit dans le monde des vertus inconnues, nouvelles ; et par exemple, cette *égalité des hommes devant Dieu*, cette *fraternité* et cette *bienveillance* qui en sont la suite, étaient des dogmes formels de la secte des *hermétiques* ou *samanéens*, dont vous descendez. Et quant au pardon des injures, les païens même l'avaient

enseigné ; mais, dans l'extension que vous lui donnez, loin d'être une vertu, il devient une immoralité, un vice. Votre précepte si vanté le tendre *une joue après l'autre*, n'est pas seulement contraire à tous les sentiments de l'homme, il est encore opposé à toute idée de justice ; il enhardit les méchants par l'impunité ; il avilit les bons par la servitude ; il livre le monde au désordre, à la tyrannie ; il dissout la société ; et tel est l'esprit véritable de votre doctrine : vos Évangiles, dans leurs préceptes de leurs paraboles, ne représentent jamais *Dieu* que comme un despote sans règle d'équité ; c'est un père partial, qui traite un *enfant débauché, prodigue*, avec plus de faveur que ses autres enfants respectueux et de bonnes mœurs ; c'est un maître capricieux, qui donne le *même salaire* aux ouvriers qui ont travaillé une heure et à ceux qui ont fatigué pendant toute la journée, et qui *préfère les derniers venus aux premiers* : partout c'est une morale *misanthropique, anti-sociale*, qui dégoûte les hommes de la vie, de la société, et ne tend qu'à faire des ermites et des célibataires.

« Et quant à la manière dont vous l'avez pratiquée, nous en appelons à notre tour au témoignage des faits : nous vous demandons si c'est la *douceur évangélique* qui a suscité vos interminables guerres de sectes, vos persécutions atroces de prétendus *hérétiques*, vos

croisades contre l'*arianisme*, le *manichéisme*, le *protestantisme*, sans parler de celles que vous avez faites contre nous, et de vos associations sacrilèges, encore subsistantes, d'hommes assermentés pour les continuer. Nous vous demandons si c'est la *charité évangélique* qui vous a fait exterminer les peuples entiers de l'Amérique, anéantir les empires du Mexique et du Pérou ; qui vous fait continuer de dévaster l'Afrique, dont vous vendez les habitants comme des animaux, malgré votre *abolition de l'esclavage* ; qui vous fait ravager l'Inde, dont vous usurpez les domaines ; enfin, si c'est elle qui depuis trois siècles vous fait troubler dans leurs foyers les peuples des trois continents, dont les plus prudents, tels que le Chinois et le Japonais, ont été contraints de vous chasser pour éviter vos fers et recouvrer la paix intérieure. »

Et à l'instant les brames, les rabbins, les bonzes, les chamans, les prêtres des îles Moluques et des côtés de la Guinée, accablant les docteurs chrétiens de reproches : « Oui, s'écrièrent-ils, ces hommes sont des brigands, des hypocrites, qui prêchent la *simplicité* pour surprendre la *confiance* ; l'*humilité*, pour asservir plus facilement ; la *pauvreté*, pour s'approprier *toutes les richesses* ; ils promettent un *autre monde*, pour mieux *envahir celui-ci* ; et, tandis qu'ils vous

parlent de *tolérance* et de *charité*, ils brûlent au nom de *Dieu* les hommes qui ne l'adorent pas comme eux. »

« Prêtres menteurs, répondirent des missionnaires, c'est vous qui abusez de la crédulité des nations ignorantes pour les subjuguier ; c'est vous qui de votre ministère faites un art d'imposture et de fourberie : vous avez converti la religion en un négoce d'avarice et de cupidité. Vous feignez d'être en communication avec des esprits, et ils ne rendent pour oracles que vos volontés ; vous prétendez lire dans les astres, et le destin ne décrète que vos désirs ; vous faites parler les idoles, et les dieux ne sont que les instruments de vos passions ; vous avez inventé les sacrifices et les libations pour attirer à vous le lait des troupeaux, la chair et la graisse des victimes ; et, sous le manteau de la piété, vous dévorez les offrandes des dieux, *qui ne mangent point*, et la substance des peuples, *qui travaillent*. »

« Et vous, répliquèrent les brames, les bonzes, les chamans, vous vendez aux vivants crédules de vaines prières pour les âmes des morts ; avec vos *indulgences* et vos *absolutions*, vous vous êtes arrogé la puissance et les fonctions de Dieu même ; et faisant un trafic de ses grâces et de ses pardons, vous avez mis le ciel à l'encan, et fondé, par votre

système d'expiation, un tarif de crimes qui a perverti toutes les consciences. »

« Ajoutez, dirent les imans, que ces hommes ont inventé la plus profonde des scélératesses : l'obligation absurde et impie de leur raconter les secrets les plus intimes des actions, des pensées, des *vellétés* (la confession) ; en sorte que leur curiosité insolente a porté son inquisition jusque dans le sanctuaire sacré du lit nuptial, dans l'asile inviolable du cœur. »

Alors, de reproche en reproche, les docteurs des différents cultes commencèrent à révéler tous les délits de leur ministère, tous les vices cachés de leur état ; et il se trouva que chez tous les peuples *l'esprit des prêtres*, leur *système de conduite*, leurs *actions*, leurs *mœurs*, étaient absolument les mêmes ;

Que partout ils avaient composé des *associations secrètes*, des *corporations ennemiès* du reste de la société ;

Que partout ils s'étaient attribué des *prérogatives*, des *immunités*, au moyen desquelles ils vivaient à l'abri de tous les fardeaux des autres classes ;

Que partout ils n'essuyaient ni les fatigues du laboureur, ni les dangers du militaire, ni le revers du commerçant ;

Que partout ils vivaient célibataires, afin de s'épargner jusqu'aux embarras domestiques ;

Que partout, sous le manteau de la *pauvreté*, ils trouvaient le secret d'être riches et de se procurer toutes les jouissances ;

Que sous le nom de *mendicité*, ils percevaient des *impôts* plus forts que les princes ;

Que, sous celui de dons et offrandes, ils se procuraient des revenus certains et exempts de frais ;

Que, sous celui de *recueillement*, et de *dévotion*, ils vivaient dans l'oisiveté et dans la licence ;

Qu'ils avaient fait de l'*aumône* une vertu, afin de vivre tranquillement du travail d'autrui ;

Qu'ils avaient inventé des cérémonies du culte, afin d'attirer sur eux le respect du peuple, en jouant le rôle des dieux dont ils se disaient les *interprètes* et les *médiateurs*, pour s'en attribuer toute la puissance ; que, dans ce dessein, selon les lumières ou l'ignorance des peuples, ils s'étaient faits tour à tour *astrologues*, *tireurs d'horoscopes*, *devins*, *magiciens*, *nécromanciens*, *charlatans*, *médecins*, *courtisans*, *confesseurs* de princes, toujours tendant au but de gouverner pour leur propre avantage ;

Que tantôt ils avaient élevé le pouvoir des rois et consacré leurs personnes pour s'attirer leurs faveurs ou participer à leur puissance ;

Et que tantôt ils avaient prêché le *meurtre* des *tyrans* (se réservant de spécifier la tyran-

nie), afin de se venger de leurs mépris ou de leur désobéissance ;

Que toujours ils avaient appelé *impiété* ce qui nuisait à leurs intérêts ; qu'ils résistaient à toute instruction publique, pour exercer le monopole de la science ; qu'enfin, en tout temps, en tout lieu, ils avaient trouvé le secret de vivre en paix au milieu de l'anarchie qu'ils causaient ; en sûreté sous le despotisme qu'ils favorisaient ; en repos au milieu du travail qu'ils prêchaient ; dans l'abondance au sein de la disette ; et cela, en exerçant le commerce singulier de *vendre des paroles et des gestes* à des gens crédules, qui les paient comme des denrées du plus grand prix.

Alors les peuples, saisis de fureur, voulurent mettre en pièces les hommes qui les avaient abusés ; mais le législateur, arrêtant ce mouvement de violence, et s'adressant aux chefs et aux docteurs : « Quoi, leur dit-il, instituteurs des peuples, est-ce donc ainsi que vous les avez trompés ? »

Et les prêtres troublés répondirent : « O législateur, nous sommes hommes ; et *les peuples sont si superstitieux !* Ils ont eux mêmes provoqué nos erreurs. »

Et les rois dirent : O législateur, les peuples sont si *serviles* et si *ignorants !* Eux-mêmes se sont prosternés devant le joug, qu'à peine nous osions leur montrer. »

Alors le législateur se tournant vers les

peuples : « Peuples, leur dit-il, souvenez-vous de ce que vous venez d'entendre : ce sont deux profondes vérités. Oui, vous-mêmes causez les maux dont vous vous plaignez ; c'est vous qui encouragez les tyrans par une lâche adulation de leur puissance, par un engouement imprudent de leurs fausses bontés, par l'abaissement dans l'obéissance, par la licence dans la liberté, par l'accueil crédule de toute imposture : sur qui punirez-vous les fautes de votre ignorance et de votre cupidité ? »

Et les peuples interdits demeurèrent dans un morne silence.

(A suivre.)

